



BRILL

La Mu'allāqa de 'Imru' al-Qays. Introduction, traduction et notes

Author(s): Pierre Larcher

Reviewed work(s):

Source: *Arabica*, T. 45, Fasc. 2 (1998), pp. 249-260

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4057232>

Accessed: 04/07/2012 18:02

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Arabica*.

<http://www.jstor.org>

LA MU'ALLAQA DE 'IMRU' AL-QAYS
Introduction, traduction et notes

PAR

PIERRE LARCHER

1. *Introduction*

DANS le film *La terre* (1968), de Youssef Chahine, tiré du célèbre roman de Šarqāwī, on peut voir le jeune fils du maire ânonner, et son précepteur, le reprenant, déclamer le premier vers de la *Mu'allaqa* de 'Imru' al-Qays. C'est dire si ce poème – son début en particulier – symbolise à lui seul, la poésie arabe *classique*, au sens étymologique du terme: délices des maîtres, *pensum* des écoliers.

De ce poème, l'orientaliste français Jacques Berque n'a donné pas moins de quatre versions successives (1969, 1972 [1974 et 1978], 1979, 1993). Signe, dirait-on, de la fascination qu'il exerce sur les arabisants, si celle-ci n'était la rançon même de son classicisme: est classique, en un sens plus large du terme, l'œuvre qui, toujours, suscite de nouvelles interprétations.

J'ai ainsi une excuse pour ajouter une traduction à tant d'autres, anciennes ou modernes. J'en ai peut-être une autre. Il s'agit ici d'une traduction «à programme», dont voici les «principes»:

1) Aucun poème antéislamique n'est *ne varietur*. On note au contraire des variantes dans le nombre et l'ordre des vers; pour un même vers, des variantes dans son énoncé; pour un même énoncé, des variantes dans son interprétation. Le traducteur est placé devant une alternative: ou il se tient à une des recensions et un de ses commentaires, ou il les collationne; en ce dernier cas, il est placé devant une nouvelle alternative: ou il réduit le poème à son noyau dur, ou, observant que les commentaires anciens font état de ces variantes, il les intègre, dans toute la mesure du possible, au poème. C'est le parti que l'on a pris ici, en tentant de faire passer dans une traduction écrite, par le jeu des crochets ([. . .]) encadrant un ou plusieurs vers et signalant les ajouts, et

des notes, signalant les déplacements, quelque chose de la *variation* d'une poésie d'origine orale. On s'est fondé sur l'édition Ibrāhīm (1958) du *Dīwān* de 'Imru' al-Qays qui donne (p. 8-26) le texte de la *Mu'allaqa*, selon la recension de 'Asma'ī (m. 213/828), avec le commentaire de Šantamarī (= Š), m. 476/1083, et (p. 367-76) les variantes et ajouts, notamment ceux de la *Ġamhara* de Qurašī (= Q, III/IX^e siècle?). On y a ajouté les trois commentaires de Anbārī (= A), m. 328/940, Zawzanī (= Z), m. 486/1093, et Tibrīzī (= T), m. 502/1109, obtenant ainsi une *Mu'allaqa* «idéale» de 90 vers.

2) Sur le plan formel, le poème (*qaṣīda*) est une suite de vers, de même mètre (ici le *ṭawīl*) et à rime unique (ici *CCVġ*), eux-mêmes composés de deux hémistiches isométriques. Pour faire passer cette double régularité, externe et interne, à chaque vers (et sans exception) répond ici un distique, à chaque hémistiche (à quelques exceptions près, signalées par une barre/) un alexandrin. Il doit cependant être entendu que je pratique l'alexandrin «déniaisé», tout se ramenant à un problème de césure: de place (à la coupe classique 6/6 et romantique 4/4/4, j'ajoute d'autres combinaisons, notamment 5/7 ou 7/5) et de caractère («épi-que» ou «lyrique», c'est-à-dire la faculté de compter ou non le *e* dit muet). D'une manière générale, il est compté pour rien aux pauses fortes, où qu'elles soient, ce qui constitue une double indication: que cette traduction doit être lue à voix haute et sur la manière dont elle doit l'être.

3) Sur le plan sémantique, je n'ai risqué aucune interprétation qui ne soit explicitement ou implicitement dans les commentaires. Le lecteur intéressé trouvera dans les notes suivant le texte les justifications nécessaires et suffisantes. J'ai mis l'accent sur les éléments «structurants», présupposant ainsi, au contraire de toute une tradition arabisante, la cohérence du poème. Là encore, les crochets ([. .]), dans le vers, signalent quelques ajouts par rapport à l'original. Il va sans dire que j'ai fait mon profit des traductions modernes existantes (du moins celles dont j'ai connaissance), c'est-à-dire, outre celles de Berque, celle de Schmidt (1978) et celles, partielles, de Khawam (1960) et de Miquel (1984).

Je remercie ce dernier pour la lecture et le commentaire qu'il a bien voulu faire de ma traduction; Olivier Dubois (Institut Français d'Études Arabes de Damas) et A. Cheikh-Moussa (Paris VIII) qui m'ont signalé les traductions de Berque 1972 [1974 et 1978] et 1993.

2. Traduction*

- 1 Halte, et pleurons au rappel d'une aimée, d'un camp
Au déclin de la dune entre Dakhoul, Hawmal,
- 2 Toudih et Miqrât, dont la trace ne s'efface
Grâce à la navette des vents, du sud, du nord;
- 3 [Mollement sur ses bords le vent afflue/; la brise
L'a vêtue du frou-frou d'une robe traînante.]
- 4 [On voit des crottes de gazelles sur ses places,
Et dans ses flaques: on dirait des graines de poivre.
- 5 Le matin du départ, le jour où ils chargèrent,
Près des épineux, je broyais la coloquinte.]
- 6 Mes amis, arrêtant là sur moi leurs montures,
Diront: «De chagrin, point ne te consume! Assume!
- 7 [Laisse aller loin de toi le passé son chemin!
A l'épreuve du jour, imprévue, fais donc face!]
- 8 Je m'y suis arrêté, attendant que régresse
Ma triste cécité, à son désir commise.]
- 9 Ma guérison serait une larme versée . . .
«Mais trace qui s'efface, est-ce lieu de gémir?
- 10 Ainsi fis-tu d'Oumm al-Houwayrith avant elle
Et de sa voisine Oumm ar-Rabâb à Ma'sal . . .»
- 11 Quand elles se levaient, le musc s'exhalait d'elles
Brise d'est apportant l'effluve du girofle.
- 12 Les larmes, de mon œil, coulèrent, d'effusion,
Sur ma poitrine, à en mouiller mon ceinturon.
- 13 «Oh! les belles journées que toutes t'ont données!
Une journée surtout, au cercle de Jouljoul . . .»
- 14 Le jour où j'immolai, aux vierges, ma monture,
Merveille du bagage emporté/, [et merveille,
- 15 Quand, après le voyage, à terre il fut posé,
Et merveille de l'homme, dépeçant à foison!]
- 16 Les vierges, tout le jour, de s'en jeter la chair
Et du gras, comme franges d'un damas tressées;
- 17 [Circulaient parmi nous leurs plats de gras de bosse
Et l'on nous apportait, apprêté, le meilleur.]
- 18 Et le jour où j'entrai dans la cache, la cache
D'Ounayza/qui me dit: «Malheur! Tu me renverses!»,

* On n'a pas retenu, dans cette traduction, le système de transcription d'*Arabica*.

- 19 Ajoutant, l'arçon ployant sous nous deux ensemble,
«Tu lui coupes les jambes, Imrou' l-Qays, descends!».
- 20 Je lui répondis: «Va, lâche lui donc la bride
Et ne m'éloigne pas du regain de tes lèvres.
- 21 [Ne plains pas le jeunot, d'être à deux sur sa croupe!
Mais laisse-nous goûter le girofle cueilli
- 22 Dans une bouche à la clarté de camomille
Aux plis purs, aux dents sûres, ne se chevauchant pas!»]
- 23 Item, femme grosse – visitée! – et nourrice,
Distraite d'un petit d'un an aux amulettes!
- 24 Derrière elle pleurait-il, qu'elle se tournait vers lui
A demi, mais, sous moi, à demi demeurait.
- 25 Un beau jour, sur la dune, elle s'interdisait
A moi, sous la foi d'un serment indissoluble. . . .
- 26 «O Fatima, tout doux, moins de coquetterie!
Si tu as décidé de rompre, sois amène!
- 27 Et si un trait de ma nature t'a blessée,
Arrache donc mes vêtements des tiens, qu'ils tombent!
- 28 Abusée serais-tu, que mon amour pour toi
Me tue/, qu'à tous tes ordres mon cœur obéit
- 29 [Que tu as divisé mon âme, une moitié
Meurtrie, l'autre moitié dans les fers enchaînée?]
- 30 Mais tes yeux n'ont jamais pleuré que pour tirer
Leurs deux traits, dans les débris d'un cœur massacré».
- 31 Et l'œuf d'un nid, en sa coquille inaccessible,
J'ai joui, de jouer d'elle, sans être en rien pressé;
- 32 J'ai passé les gardes, vers elle, et un parti
Me guettant – Ah! s'ils pouvaient me tuer en secret! –,
- 33 A l'heure où les Pléiades dans le ciel vacillaient
Comme les plis d'une ceinture sertie de pierres.
- 34 Je vins. Elle avait ôté, pour dormir, ses robes,
Près du voile, hormis une, façon négligé.
- 35 Elle me dit: «Par Dieu! Contre toi, rien à faire!
Et je ne vois pas, non, la folie te quitter!»
- 36 Je la fis sortir, moi marchant, elle traînant
Sur nos deux pas la queue d'un manteau arçonné.
- 37 Quand fut passée la place et que s'offrit à nous
Un creux sûr aux rebords [de sable] accumulé,
- 38 Je la pris par les tempes; elle glissa/sur moi,
Flanc ferme, mais charnue où l'on met chevillères. . . .

- 39 Elle est légère, blanche, sans profusion aucune,
Le haut de la poitrine poli comme un miroir,
- 40 Tel un premier œuf à la blancheur mêlée d'ocre,
Nourrie qu'elle fut d'une eau pure, inaltérée;
- 41 Elle défend et montre une [joue] lisse, guettant
Du regard de l'oryx de Wajra pour son faon;
- 42 Un cou de gazelle blanche, mais point trop long
Quand elle le redresse, ni surtout sans parure;
- 43 Des cheveux, qui orment son dos, noirs charbonneux
Aussi fournis qu'un régime de dattier, dense,
- 44 Aux tresses s'élevant en torsades, aux nœuds
Se perdant dans des [mèches], ondulées ou défaites;
- 45 Une taille aussi fine et serrée que lanière
Une jambe, tige d'[arbre] arrosé, tuteuré.
- 46 Le matin, c'est du musc émietté sur sa couche,
Où elle se prélassa, en négligé, sans robe;
- 47 Elle prend d'une [main aux doigts] fins et graciles
Comme des vers de Daby ou des cure-dents d'*ishil*;
- 48 Elle illumine les ténèbres, le soir, comme
La lampe de veillée d'un moine anachorète.
- 49 Vers sa pareille tend la patiente effusion
Quand elle devient mûre, entre robe et tunique.
- 50 Avec jeunesse passe la cécité de l'homme:
De sa passion pour toi mon cœur ne s'est passé.
- 51 Que d'ennemis, qui t'accablaient, j'ai repoussés,
Conseillers occupés à blâmer sans relâche!
- 52 Que de nuits ont roulé la vague de leurs voiles
Sur moi, lourds de tant de peines, pour m'éprouver!
- 53 Je criai à chacune, quand elle s'étirait,
Faisant saillir sa croupe, incurvant le poitrail:
- 54 «O longue nuit, je voudrais tant que tu écloses
En matin, mais il n'est matin qui te surpasse,
- 55 O nuit merveilleuse, aux étoiles qu'on dirait
[D'une tresse parfaite fixées au [mont] Yadhbul
- 56 Et aux Pléiades paraissant, en leur mansion,]
Liées aux roches sourdes par des cordons de lin»
- 57 [Que de gents dont j'ai mis la courroie serrant l'outre
Sur mon épaule, à moi, pauvre nomade errant!
- 58 Que de vallées franchies, ventres d'onagre, vides
Où le loup, fils indigne accablé d'enfants, hurle!

- 59 A ses cris je répondais: «Bien piètre fortune
Que la nôtre, si toi tu n'as encore rien!
- 60 Chacun de nous, si peu qu'il obtienne, le perd;
Qui laboure ton champ et le mien meurt de faim».]
- 61 Parfois, je pars à l'aube, les oiseaux en leurs nids,
Sur un [cheval] poil ras, forceur de fauves, solide,
- 62 Chargeant, fuyant, fonçant, voltant tout à la fois
Comme un roc, tout d'un bloc, que le torrent dévale;
- 63 Bai; le feutre glissant de son dos sous la selle
Comme un galet où glisse ce qui passe sur lui;
- 64 Très maigre, mais bouillant, et son poulx paraissant,
Quand l'ardeur en lui bout, un chaudron bouillonnant;
- 65 Eau vive, quand les nageuses [cavales], lasses,
Soulèvent la poussière sur le sol martelé;
- 66 Faisant voler le leste écuyer de son dos
Et voltiger les lourds vêtements du guerrier;
- 67 Vif comme la toupie qu'a remontée l'enfant,
Paume après paume, d'une ficelle renforcée;
- 68 Des lombes de gazelle, et des jambes d'autruche
Le pas lâche du loup, serré du renardeau;
- 69 Côtes rondes, et cachant, vu de derrière, sa raie
D'une queue rasant terre et qui ne dévie point;
- 70 Epaules, où, dirait-on, repose, quand il appuie,
Pierre à broyer fards de mariée ou coloquinte.
- 71 Il vint sur nous une harde aux femelles comme
Vierges d'une ronde sainte en leur robe à traîne.
- 72 Elles voltèrent, comme les pierres espacées
Au cou d'un enfant plein, par père et mère, d'oncles.
- 73 Il nous fit rattraper l'avant-garde; en deçà
La troupe reflua, en masse indissociable.
- 74 Et il chargea, entre un taureau et une taure,
Les atteignant, sans même une suée qui lave.
- 75 Tout le jour, à la viande, les cuistots s'affairèrent,
Qui à son gril et qui à forcer son chaudron.
- 76 Au retour, le regard peinait à l'embrasser:
L'œil s'élevait sur lui et sur lui s'abaissait.
- 77 Sur son poitrail, les saignées des bêtes de tête
Semblaient suc de henné dans blancs cheveux peignés.
- 78 Et il passa la nuit, tout sellé et bridé;
Passa la nuit sous mes yeux, debout, point lâché.

- 79 Ami, vois-tu l'éclair? Je t'en fais voir l'éclat
De deux mains qui s'agitent, dans la nuée couronnée
- 80 De sa vive lumière, ou des lampes d'un moine
Qui de l'huile a versé sur les mèches tressées.
- 81 Je l'attendais, de compagnie, entre Dârij
Et 'Udhayb: loin, l'objet de mon attention!
- 82 Sur Qatan, épiée, la droite de l'orage
Et sa gauche, sur el-Sitâr, puis sur Yadhoul.
- 83 Le jour levé, le flot entoura Koutayfa,
Renversant sur leurs barbes les hauts fûts d'acacia;
- 84 Il passa sur Qanân, de tout son charriage,
Et en chassa les [bêtes], balzanes, de partout;
- 85 A Taymâ', il ne laissa tronc de palmier
Ni château, si ce n'est érigé sur un roc;
- 86 Le Thabîr ressemblait, dans le nez du cyclone,
A un très grand seigneur, en son manteau rayé.
- 87 Le jour suivant, les têtes du Mujaymar semblaient
Dans ce tourbillon, le renflement d'un fuseau.
- 88 Au désert de Ghabît, il déversa son faix,
Tel marchand du Yémen, déchargeant ses ballots.
- 89 Et, au petit matin, les siffleurs d'el-Jiwâ'
Paraissaient abreuvés du moût d'un vin poivré,
- 90 Et les fauves, noyés là, ressemblaient le soir,
En ses extrémités, à des bulbes de scilles.

3. Notes*

1. Dans *qifâ nabki*, l'apocopé *nabki* est «l'apodose» d'une phrase double dont l'impératif *qifâ* est la «protase». Une traduction exacte serait: Arrêtez vous deux et nous pleurerons. . . .

3. Ce vers est cité seulement par Q. Il file la métaphore «textile» inaugurée au vers 2 par l'image de la navette.

4-5. Ces deux vers ne sont pas dans Z. Š voit explicitement dans les épineux (*samurât*) des gommiers, mais, dans le contexte, ce sont les épines (cf. *mismâr* = clou) qui comptent, non la gomme! Cette contiguïté peut être interprétée comme une représentation métonymique de la douleur, tout comme «égréneur de coloquinte», placé dans le champ

* Les numéros renvoient aux vers.

de *ka'anna*, doit être interprété comme représentation métaphorique des larmes (cf. en français «éplucher des oignons»).

6. *wuqūfan* est considéré comme régi à l'accusatif par *qifā*, soit comme *maṣdar*, soit comme pluriel du participe actif complément d'état. C'est donc un nom en fonction verbale ayant «mes amis» pour sujet et «leurs montures» pour objet: *yaqūlūna* doit alors s'interpréter comme un futur. On peut comprendre la suite (jusqu'au vers 13) comme un dialogue, où les adresses de ses amis, bien loin de consoler l'amant, ravivent d'autres souvenirs. . . .

7-8. Ces deux vers sont cités par Q.

9. Les deux hémistiches sont liés par *fa-*, qui peut indiquer un changement d'énonciateur. En ce cas, la contradiction avec le vers 2, relevée par les commentateurs, tombe d'elle-même: les amis ne voient pas la trace du même œil que l'amant. . . .

12. Les deux hémistiches sont reliés par *fa-*, mais le fait évoqué dans le second n'est pas une conséquence de celui évoqué dans le premier (en ce cas, il faudrait traduire par «coulaient»), mais de son évocation (ce que rend «coulèrent»): ce qui fait pleurer, dans tout ce début, c'est le souvenir. . . .

13. Je conserve l'ambiguïté. Certains considèrent (comme Z) que le récit de la journée de Jouljoul (*yawmun*) est suspendu et que suit en revanche le récit de deux «journées érotiques» (*yawma* . . .) de 'Imru' al-Qays, où l'on peut voir une parodie des «journées (héroïques) des Arabes», suivi, à son tour, par le récit de deux autres aventures. D'autres proposent «un récit de la journée de Jouljoul», qui n'est rien d'autre qu'une fusion des deux premières journées.

14. Le verbe *'aqara* ne signifie «égorger» que par métonymie: on coupait les jambes de la bête pour qu'elle tombe avant de l'égorger (*naḥr*). Le même verbe se retrouve au vers 19 dans le sens de «couper les jambes (sous le poids de la charge)».

15. vers cité par Q.

17. vers cité par Q.

18. Le mot *ḥidr*, répété, désigne dans le contexte un palanquin hermétiquement clos; au vers 31, il désigne une tente.

21-22. vers cités par Q. Le girofle est un «dentifrice» traditionnel, utilisé à la fois comme analgésique et pour l'haleine. La clarté de la camomille (*'uqḥuwān*) est une double allusion à l'éclat de la fleur (jaune) et aux propriétés éclaircissantes de cette composacée.

23. Le vers commence par *miḥli-ki* (pareille à toi), référée par les commentateurs à 'Unayza. Tel que je le comprends, il ne s'agit pas de la

suite de l'adresse citée dans les vers qui précèdent, mais de l'adresse fictive de l'homme égrenant ses aventures.

26. Le nom propre est ici affecté d'un métoplasme qui le fait coïncider formellement avec un adjectif signifiant littéralement «qui sèvre son petit». La femme allaitante est donc interpellée comme «ablactante».

27. *tansuli*: apocopé placé dans le champ de l'impératif *sullī* et partant interprété comme l'apodose. C'est le fait qu'il désigne la chute (des plumes, du poil etc . . .) qui me fait traduire *sullī* par «arrache!». Les commentateurs voient ici une expression métaphorique de la séparation et certains même une allusion à une vieille formule de divorce.

29. Ce vers est cité par Q.

31. Je file la métaphore: les termes, généraux, de *hidr* et *hibā'*, signifient «cache» et «enveloppe» et désignent, dans le contexte, une tente.

34. *libsat al-mutafaddil*: *libsā* a la forme d'un nom d'espèce. Il désigne non un vêtement, mais une façon de s'habiller.

36. On admettra que le verbe français *arçonner* (qui existe, mais dans un autre sens) signifie ici ce que Miquel (1984) paraphrase par «aux motifs rappelant les arçons d'une selle».

38. *muḥalḥal* = «endroit où l'on met les anneaux de chevilles» (*ḥilḥāl*). Je risque le terme de «chevillères» (qui existe en français dans un autre sens), certain que dans le contexte il sera lu sur le modèle de «bracelet». Le terme technique de «périscélide» est difficile, pour ne pas dire impossible. A la place de cet hémistiche, on trouve chez Š le vers et demi suivant: «Quand elle se tourna vers moi son souffle s'exhala/brise d'est apportant l'effluve du girofle/Et quand je lui dis» «Oh! donne-moi . . .» etc. Le second hémistiche du second des deux vers est celui du vers 11, absent de chez Š.

39. On admirera la transition entre un élément dynamique (le récit de l'aventure) et un élément statique (la description). Alors qu'au vers 39, les deux premiers traits sont des appositions à l'accusatif, traduisant le contact physique (après les tempes, la taille et les chevilles) avec la femme «ployant progressivement», les adjectifs du vers 39 sont au nominatif.

40. Ce vers est placé par A et T après 49. En ce cas, la blancheur mêlée d'ocre peut certainement s'interpréter comme le signe de la maturation, dont il est question dans le 2ème hémistiche de 49.

41. *faon*: «Vx. Petit de toute bête fauve» (*Petit Robert*). C'est des verbes du premier hémistiche que dépendent syntaxiquement l'ensemble des parties du corps de la femme successivement décrites.

45. *'unbūb*: Z précise la partie d'un arbre entre deux nœuds. Il s'agit donc de la partie de la jambe entre genou et cheville.

46. «émiettement de musc» (*fatīt al-misk*) peut s'interpréter concrètement: les femmes se frottent, à titre de déodorant, les aisselles avec des grains de musc. Je suis par ailleurs les commentateurs qui indiquent qu'il faut comprendre qu'elle n'a pas troqué le négligé (*faḍla*) de la nuit contre une robe ceinte (*niṭāq*). Elle fait la grasse matinée.

47. Le *iṣḥil* ne semble pas identifié.

48. *mutabattil* = «qui se retranche». C'est sinon le calque du moins l'équivalent du grec anachorète.

49. C'est-à-dire adolescente, entre deux âges symbolisés par la lourde robe (*dar'*) de la femme et la chemise «flottante» (*miḡwal*) de la petite fille.

55-56. Chez Z, il n'y a qu'un vers, composé du premier hémistiche du premier et du second hémistiche du second des deux vers que l'on trouve chez Š, A et T, son vers unique étant composé des premier et second hémistiches de chacun des deux vers. J'ai traduit en conséquence.

57-60. Ces quatre vers sont également attribués à Ta'abbaṭa Šarran. Ils ne sont pas dans Š.

61. «forceur de fauves» annonce la scène de chasse qui suit.

62. *dévaler*: «Vx. (XVIIe). Transporter (qqchose) en bas» (*Petit Robert*).

63. Les termes comparés sont disposés symétriquement par rapport à l'opérateur de comparaison: c'est en effet le dos lisse du cheval, d'où glisse le tapis de selle en feutre, qui est comparé à un galet faisant glisser tout «ce qui passe sur lui» (*al-mutanazzil*: l'interprétation est ouverte: pluie, oiseau, homme . . .).

68. Deux allures du cheval, trot et galop, sont comparées à celles d'autres quadrupèdes, ce qui rend impossible l'emploi de termes techniques réservés au cheval. Je suis donc revenu à l'étymologie: «lâcher» (*'iḥrā'*) et «resserrer» (*taqrīb*).

69. Ce vers, pourtant descriptif, est placé chez Š à la fin de la scène de chasse, mais avec une variante: «Toi, quand tu le vois par derrière . . .». Place attirée par l'apostrophe commençant la scène de l'orage?

71. Par «harde» (*sirb*), il faut entendre ici un troupeau de grandes antilopes (oryx), qui sont une espèce de bovidés (*cf. v. 74*). A propos de *da(u)wār*, les commentateurs signalent qu'il s'agit d'une circumambulation et, par métonymie, d'une pierre levée autour de laquelle elle a lieu.

73. *ḡawāhir* n'est pas le symétrique de *hādīyāt*: c'est le participe actif d'un verbe *ḡaḥara*, auquel s'attache l'idée de rétractation, de retraite (le verbe est souvent utilisé pour parler d'un animal qui se terre ou se recroqueville).

77. Je mets ce vers à la place où le met Š, plus logique que celle où le mettent Z, A et T (à la fin de la description et avant la scène de chasse). Les filets de sang des bêtes sur le poitrail du cheval sont comparées à des coulées de henné dans de blancs cheveux; le terme de suc (*ʿuṣāra*) pourrait sembler impropre, si l'on ne se souvenait que pour être passée dans les cheveux la poudre de henné est diluée avec d'autres produits pour former une pâte.

78. Ce vers est placé à la fin de la description du cheval et avant la scène de chasse par Š. Il s'interprète donc comme une «veillée d'armes», alors que placé au retour de la chasse il s'interpète comme «toujours prêt».

81. «de compagnie» confirme que l'apostrophe du vers 79 appartient au récit, avec le statut de la citation. Par suite, les indications temporelles doivent être interprétées de manière anaphorique et non déictique.

83. *dawḥ al-kanahbal*: *kanahbal* est donné comme une espèce d'acacia (*ʿiḍāḥ*), *dawḥ* venant préciser ici qu'il s'agit d'arbres élevés.

84. «charriage» (*naḡayān*): j'emploie le terme dans son sens médiéval (cf. Littré); *ʿuṣm* est le pluriel de *ʿaṣam* «qui a une tache blanche au pied», ce qui se dit en français technique «balzan». Littré ne craint pas de parler de «jument balzane» et je ne crains pas d'étendre le terme à d'autres animaux que les chevaux.

87. Dans la mesure où il y a progression, *ḡudwa* (matin), compte tenu du verbe *ʿaḍḥā* du v. 83, qui contient *ḡuḥā* (matinée), désigne nécessairement ici le matin *suivant*.

(Université de Provence et IREMAM)

RÉFÉRENCES

- Anbārī (al-), *Šarḥ al-Qaṣā'id al-sab' al-tiwāl al-ḡāhiliyyāt*, éd. 'Abd al-Salām Hārūn, *Daḡā'ir al-ʿArab* 35, Dār al-Ma'ārif, Le Caire, 1963.
- Berque, Jacques (1969). «La *Mu'allaqa* de 'Imru' al-Qays», *Bagdad*, n° 2, Décembre 1969, p. 22-5. Bagdad: Ministère de la culture et de l'information.
- (1974). *Langages arabes du présent*. Paris: Gallimard [traduction de la *Mu'allaqa* de 'Imru' al-Qays, p. 127-31, reprise avec de très légères modifications de Berque 1972 [1978]].
- (1978). «La *Mu'allaqa* d'Imrū'l Qais» dans *Colloque sur la traduction poétique Centre Afrique-Asie-Europe de la Sorbonne nouvelle Décembre 1972*, p. 79-84. Paris: Gallimard.
- (1979). *Les dix grandes odes arabes de l'anté-islam*. Paris: Sindbad.
- (1993). «Imrū' l-Qays. *Mo'allaqa*. Traduite de l'arabe par Jacques Berque», *Cahiers Intersignes* 6-7, p. 225-31, Printemps 1993.
- Ibrāhīm, Muḡammad Abū l-Faḡl (1958). *Dīwān 'Imn' al-Qays*, 1^{ère} édition. Le Caire: Dār al-Ma'ārif.

- Khawam, René (1967). *La poésie arabe des origines à nos jours*. Marabout Université.
- Miquel, André (1984). *Laylâ, ma raison*. Paris: Le Seuil [traduction partielle de la *Mu'allaqa* de 'Imru' al-Qays, p. 41-2].
- Schmidt, Jean-Jacques (1978). *Les Mu'allaqât*. Paris: Seghers.
- Tibrîzî (al-), *Šarḥ al-Qasā'id al-'Asr*, éd. Muḥammad Muḥyi l-dīn 'Abd al-Ḥamīd, Maktabat Muḥammad 'Alī Šabīḥ, Le Caire, 1384/1964.
- Zawzanī (al-), *Šarḥ al-Mu'allaqāt al-sab'*, éd. Muḥammad 'Alī Ḥamd Allāh, al-Maktaba al-'Umawiyya, Damas, 1383/1963.